

## Yeux fertiles

Number 79, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1998). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (79), 117–129.

**YEUX FERTILES**

JOSÉE VINCENT

*Les tribulations du livre québécois en France (1959-1985)*

Nuit blanche éditeur, Coll. «Études», 1997, 233 p.

Voici un ouvrage savant qui raconte les mésaventures de la diffusion du livre québécois en France. L'auteure nous démontre que les politiques gouvernementales d'exportation collective se soldent toutes par des échecs plus ou moins retentissants pendant près de trois décennies. À cet égard, le choix du titre et de l'illustration de couverture – d'étranges bestioles sortent d'un livre sur lequel trône une tête de mort («Petites misères de la vie humaine» de Grandville) – convient bien au propos.

L'auteure ne s'intéresse pas aux livres d'écrivains québécois publiés par des éditeurs français, mais uniquement à ceux lancés par des éditeurs québécois (ou canadiens-français, à une certaine époque). De même, elle évacue de son étude les tentatives individuelles ou collectives de diffusion (terme qui englobe la distribution et la promotion d'un écrivain ou d'une maison d'édition) non subventionnées par l'un des deux paliers de gouvernement.

Deux raisons principales seraient à l'origine de cette course à la diffusion: l'ouverture d'un marché potentiel de 50 millions de lecteurs et la reconnaissance «culturelle» de la mère patrie.

Le premier chapitre présente un tableau d'ensemble de la diffusion du livre québécois à l'étranger (États-Unis, Europe, Afrique, etc.), après les années 1960. Le Québec s'ouvre alors, avec beaucoup d'enthousiasme et de naïveté, au monde... Une trentaine de délégations du Québec voient le jour; de nombreux écrivains participent à divers colloques, expositions et foires du livre; plusieurs organismes faisant la promotion des écrivains québécois sont fondés... La clé de voûte de cette nouvelle effervescence repose sur les échanges franco-québécois, comme on ne l'apprendra malheureusement qu'au chapitre suivant. Pendant tout ce temps, la France demeure le point de mire des éditeurs et des gouvernements. Cette période d'apprentissage des règles du commerce international mènera bientôt à d'inévitables déceptions.

Les trois autres chapitres retracent chacun l'histoire d'un projet de diffusion particulier: le Centre de diffusion du livre canadien-français (1967-1974), les livres du Canada-Books

from Canada (1972-1976) et la Librairie du Québec (1978-1985?). Comme l'indique le nom des organismes, le premier et le troisième relèvent du gouvernement provincial, tandis que le deuxième dépend du gouvernement fédéral. L'auteure a recueilli méticuleusement ses informations et a consulté diverses sources, tant écrites (publications savantes, rapports gouvernementaux, articles de journaux, annuaires, catalogues, etc.) qu'orales (entrevues). Elle a été ainsi en mesure de vérifier – chiffres, dates et arguments à l'appui – les observations souvent pertinentes des nombreuses personnes qu'elle cite.

Mais pourquoi ces projets n'ont-ils pas fonctionné? L'auteure énumère une série de raisons, communes aux trois aventures: le prix des livres (plus cher en raison des coûts de transport), la non-sélection des titres destinés au public français (l'auteure déplore ici le manque de vigilance des éditeurs eux-mêmes), la diffusion collective (qui étouffe l'image de marque des maisons), la non-distinction des genres (on place sur un même pied les œuvres littéraires et les guides pratiques), l'absence de promotion (difficulté d'avoir accès aux médias français), la saturation du marché par les auteurs français eux-mêmes et la poursuite de deux objectifs incompatibles, soit la reconnaissance culturelle et la rentabilité économique. À cette liste s'ajoutent des impératifs politiques (querelle de drapeaux entre Québec et Ottawa) pas toujours louables. Certains ouvrages tout de même, comme les livres savants, les livres pratiques et la littérature jeunesse, se sont relativement bien vendus.

Face à ce constat d'échec, l'éditeur québécois désireux de voir ses livres circuler en France se trouve quelque peu dépourvu. En fait, trois avenues s'offrent à lui: 1) s'associer à un distributeur français, 2) pratiquer la coédition (ce que faisaient déjà certains éditeurs à la fin du siècle dernier) et 3) vendre les droits d'un ouvrage précis.

Nous pouvons formuler deux reproches à l'auteure.

Premièrement, le va-et-vient chronologique dans les différents chapitres entraîne sinon une confusion du moins un certain étourdissement. La division de l'ouvrage laisse croire au lecteur qu'il progressera dans le temps d'un chapitre à l'autre, alors qu'il est constamment ramené dans le passé ou propulsé dans le futur selon les aléas de la démonstration. On a parfois l'impression que l'auteure a du mal à discerner l'essentiel de l'anecdotique. Surtout que, dans ce genre de recherches, ce ne sont pas les dates ni les événements qui man-

quent... L'insistance sur certains détails nous fait parfois perdre de vue le fil conducteur du propos. Autre signe qui témoigne d'une faiblesse dans la structure de l'ouvrage, les nombreuses interventions de l'auteure (la plupart du temps directement dans le texte et non pas en note!) qui renvoient à des explications apparaissant dans des chapitres ultérieurs. Heureusement, la première annexe (il y en a IX...) reprend de façon claire et précise la chronologie des tribulations du livre québécois en France.

Deuxièmement, l'écriture de ce livre demeure très liée aux exigences du milieu universitaire. Il ne suffit pas de passer du «nous» au «je» et de supprimer les termes spécialisés pour convertir un mémoire de maîtrise en ouvrage savant. Le mémoire est écrit pour un jury composé de trois professeurs dont les attentes méthodologiques et argumentatives n'ont rien à voir avec celles d'un public plus large, fût-il composé en majorité de professeurs et d'étudiants. Bon nombre de citations auraient pu être coupées, envoyées en note ou résumées par l'auteure. Certaines transitions auraient aussi gagné à être reformulées. La conclusion, particulièrement, manque de finesse et de subtilité. Bref, nous regrettons que l'auteure n'ait pas su conserver la vivacité du style qu'elle démontre dans son introduction et dans son premier chapitre. L'éditeur récolte évidemment sa part de responsabilité à cet égard.

Les personnes intéressées par la problématique de l'édition trouveront matière à satisfaire leur curiosité dans cet ouvrage qui fourmille d'informations pertinentes, de données précises et de tableaux variés (pas toujours mis en valeur cependant) et qui jouit d'une mise en perspective fine et juste.

La problématique de la diffusion du livre québécois à l'étranger est plus que jamais d'actualité. Depuis trois ans, une nouvelle Librairie du Québec a pignon sur rue à Paris et semble vouloir persister dans son rôle de diffusion de la culture québécoise en France (disques, journaux, livres, logiciels, etc.). Louise Beaudoin, ministre de la Culture et des Communications, a réservé une place de choix à la diffusion internationale dans sa politique de la lecture et du livre. Enfin, espérons que le Québec, qui sera l'hôte d'honneur du Salon du livre de Paris (du 12 au 17 mars 1999), profitera de l'occasion pour redorer son blason.

André Marquis

RENÉ DEROUIN

*Paraiso. La dualité du baroque*

l'Hexagone, 1998, 157 p.

Le sous-titre nous annonce qu'il s'agit de la genèse d'une œuvre. René Derouin, 60 ans, sculpteur depuis 40 ans, nous guide à travers les méandres du processus créatif. Le journal qu'il a tenu durant un an retrace en mots et en dessins toutes les étapes de la mise en chantier d'une murale réalisée en 1997-98. L'œuvre *Paraiso* fera partie d'une rétrospective 1955-95 prévue pour janvier 1999 au Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Roland Arpin, directeur du Musée de la civilisation à Québec, présente Derouin comme une «référence lorsqu'il s'agit de réfléchir aux thèmes de la migration et du métissage des cultures». Pour ma part, ce n'est pas cet aspect du personnage qui m'aura «accrochée». Ni ses propos sur le baroque: «Le baroque, c'est la magie du nombre, du superflu, de l'abondance et de la démesure dans la croyance des paradis au-delà de la raison» (p. 41). Derouin ne se distingue pas davantage par la marginalité ou l'engagement dont il se réclame: «je cherche à survivre au conformisme de l'art officiel et à la langue de bois des académies officielles» (p. 17)... alors qu'il accumule (paradoxalement?) en annexe de l'ouvrage une liste imposante d'expositions... Non. Ni la reconnaissance des institutions, ni même l'autoévaluation de l'artiste ne sauraient justifier l'intérêt de ce livre. Rien, sinon ses pérégrinations, son écriture fragmentée déambulant dans le circuit intime de l'acte de création.

«Je me demande toujours si je suis à l'extérieur ou à l'intérieur», s'interroge Derouin. Sa chronique nous touche. Nous partageons ses inquiétudes et enthousiasmes. Et surtout son plaisir lorsque, au petit matin, il se trouve «devant une feuille blanche hésitant entre la calligraphie saccadée ou la mise en ordre des mots et des phrases qui portent un signe» (p. 10). «L'écriture et les dessins s'inscrivent dans le parcours de l'œuvre, nommant les lieux, les climats, les émotions du moment» (p.12). Parfois loquace. Parfois laconique. Rien n'a été perdu. L'ensemble, tel un «work in progress», suit le rythme de la réalisation. La démarche transparente réussit à éviter tout charabia, tout hermétisme. On arrive à souhaiter comme Derouin «que les artistes reprennent leur droit d'écrire et de parler de leur œuvre» (p. 12). L'appréciation de l'art contemporain en bénéficierait peut-être...

Ce «livre d'artiste» vaut pour lui-même. Il nous permet d'assister à l'approche empirique et philosophique de l'artiste qui se confie: «Il faut que je me sente bien et que je sois dans un état heureux où l'énergie du "faire" sera plus forte que l'idée que je m'en fais» (p. 21). L'écriture lyrique, syncrétique, multiplie les réflexions qui tournent, abordent, cernent, telle une spirale, le vif du sujet. La photographie couleur, en fin d'ouvrage, ponctuera de façon appropriée ce périple autour de l'œuvre.

L'Église de Tonantzintla, un temple de la vallée de Cholula, aura servi de catalyseur et de prétexte à la démarche de Derouin. Suivant son souhait, son journal nous aura permis de l'accompagner dans ce voyage initiatique en écartant «toute grande, la porte de l'imaginaire».

Lysanne Langevin

**ANDRÉ RICARD**

*Les champs de glace*

VLB éditeur, 1998, 113 p.

André Ricard, qui se consacre à l'écriture depuis 1970, a œuvré surtout dans les domaines de la dramaturgie et de la poésie. Il tente de conjuguer dans *Les champs de glace* l'essence de ces deux univers. Pourtant la parole elliptique doublée de symboles cadre mal avec le médium théâtral. Par ailleurs, les dialogues s'avèrent des conversations parallèles durant lesquelles les personnages soliloquent côte à côte sans jamais se rencontrer.

Le communiqué de presse nous a heureusement indiqué que ce texte met en scène les réactions d'un couple face à la noyade du fils alors qu'ils ignorent leur fille bien vivante. Ce qu'on qualifierait de rapports entre les personnages se limite plutôt à une juxtaposition de paroles offrant, ainsi que nous l'indique la quatrième de couverture, «plus de rapport avec le cérémonial ou le rituel qu'avec la dynamique narrative du roman [...] ou du théâtre de situation». Les trois personnages: la mère, Céline, agent immobilier; le père, Thomas, dont on apprend vaguement qu'il travaille à un centre national de recherche et, enfin, Raphaëlle, dont on ignorera à peu près tout jusqu'à l'issue de la pièce, les trois héros donc occupent les trois «Temps» de ce drame sans dynamisme ni intensité véritables.

L'absence de didascalies, de mise en place, de notes à propos des personnages, ajoute au mystère sinon à la vacuité du discours. L'action stagne même à la mi-temps, alors que les parents sont convoqués pour identifier le cadavre de leur fils répêché. Dès lors on saura qu'on a tout vu et tout entendu!

Lysanne Langevin

**MAGDA CARNECI**

*Psautme, poésie*

Les Écrits des Forges et les Éditions Autres temps, 1997, 81 p.

### **Une poésie sanguine**

La douleur et le sang ont toujours fait bon ménage en poésie. Des liquides corporels, le sang s'est taillé une place de choix dans le répertoire de la poésie mondiale comme symbole, entre autres, de la souffrance, de l'inspiration, de la fragilité de l'existence, du sadisme et du flot même de la vie, de la féminité. Il reste néanmoins qu'employer un symbole ou un mot qui se veut pratiquement un cliché, pour s'en approprier et en nourrir une parole personnelle relève de la réussite. Magda Carneci, poète roumaine, dont certaines œuvres nous sont offertes ici en anthologie, arrive à sublimer en quelque sorte le «poème de l'oppression» pour en faire une fête chaotique et moderne où surgit cette fascination pour la rapidité, les multiples osmose, les changements alchimiques dans lesquels baignent notre époque.

Moderne et actuelle tout en étant terriblement attachée à des symboles du passé, Magda Carneci construit un pont entre la tradition et la réflexion sur notre époque. Femme et poète sous le régime Ceausescu, la parole de cet auteur transmet les torts de l'oppression tout en magnifiant la réalité ordinaire de la rue en une féerie «cosmique» butant sur la multiplicité des sollicitations sensorielles auxquelles nous convie l'actualité «enivrante» et folle qui nous entoure. Elle écrit: «sang, sang, tu t'égouttes de la veine sur le plancher, / par terre, sang, misère limpide, horreur, pourquoi ai-je peur de toi, de ta couleur aveuglante? peur de te perdre, / de te boire, que nous te mangions, quelle bête hurle / en toi, quelle mer archaïque? sang, sang, qui nous / appelle? qui nous rappelle? pourquoi nous fascines-tu? / pourquoi a-t-on si peur de toi?» (p. 60.).

La poésie de Carneci interpelle, s'interroge dans la fulgurance et le foisonnement, parle aux choses, aux mots. Plusieurs anaphores lyriques viennent rythmer l'exposition d'une réalité feinte, la perception mélancolique du poète: «à l'ombre des roses en plastique et carton / nourrissant de si peu les bouches ouvertes pour crier / des chansons juste bonnes à traverser la rue sans danger, / à l'ombre des roses vertes et bleues, des roses violettes / si aimées des visionnaires, des prophètes et des femmes / mettant des jours entiers à ajuster leur parure / pour une heure de brillantes, d'aveuglantes visites» (p. 57).

La Grèce antique, l'histoire de l'art, les fleurs (magnolia, iris, rose, hyacinthe, tulipe), viennent habiter les poèmes sans les secouer de leur saveur. La tradition poétique et l'histoire culturelle s'amalgament à une parole qui retranscrit dans toute son ambiguïté les méandres de références dans lesquelles notre quotidien le plus banal s'inscrit. Prenons par exemple le poème *De style Brancovan*: «J'ai appris sur le tard l'existence de cette église de style / brancovan[...] Et à l'intérieur c'était lumineux et désert, un scintillement / laiteux, aseptique, des milliers de disques, de cassettes / tournaient en même temps, des films défilaient, des / images, des revues colorées étaient feuilletées, / des livres tombaient sur les dalles de marbre / et une foule invisible d'antennes et d'ailes fourmillait / dans l'ombre / m'appelant, m'invitant en silence à monter, à monter / encore / me soulevant sous les aisselles, au-dessus des escaliers et / des étages, / entre les niches, les labyrinthes et les rayons, / jusqu'à la dernière pièce, sous la coupole, une capsule / ronde de plastique, deux paupières transparentes, / fermées / qui laissaient deviner une épaisse obscurité / où une secrétaire accomplie sans bruit tapait / à la machine / Au bout d'un certain temps elle m'aperçut, / me tendit une feuille blanche, / un formulaire et me dit: quel style préférez-vous? / archaïque? angélique? satanique? / gothique? brancovan? romantique?» (p. 27).

Les poèmes de Carneci sont agréables à lire, semblent toujours frais, fébriles. Nourrie de climats tristes, stupéfaits et de légère mélancolie, la poésie de cette Roumaine réussit néanmoins à mettre en relief l'espoir indéfectible, la liberté attendrie que nous enjoignent de vivre nos plus belles sensations. *Psaume* réunit de courts et de longs poèmes, mais c'est par ses longs poèmes que Carneci, selon nous, montre toute la vigueur de son talent.

«par mon espoir énorme et fou par mon espoir absurde / indestructible comme une eau ancestrale acide / qui enivre toutes mes cellules je suscite votre espoir» (p. 39).

Bertrand Laverdure

**YANN APPERRY**

*Qui vive, roman*

Éditions de Minuit, 1997, 252 p.

### **Le colonel, le poète et le cinéaste**

Depuis le nouveau roman, plus personne ne s'extasie plus devant un texte littéraire qui emprunte au cinéma son esthétique. Malraux et bien d'autres ont volé au septième art ses méthodes de découpages, ses zooms, ses effets de plongée, ses travellings et ses scènes emboîtées les unes dans les autres, se répondant artificiellement grâce à la magie du montage. Il n'en reste pas moins qu'une entreprise littéraire qui réussit à manier ces effets avec doigté et naturel mérite qu'on s'y attarde. Yann Apperry vient de nous offrir avec son premier roman une petite valse cinématographique ancrée à des phrases toujours à l'affût d'une solide poéticité et d'une sensibilité bédéistique.

*Qui vive* raconte l'histoire du siège d'une ville. Nous sommes en Europe, vraisemblablement, et dans un contexte actuel. L'atmosphère et les allures de la ville assiégée font penser quelquefois à Sarajevo, au conflit en ex-Yougoslavie. Quelques personnages font penser à des figures qui voudraient rendre hommage au courage des résistants bosniaques, tel le poète Miroslav qui préfère se sacrifier plutôt que de pactiser avec l'ennemi, c'est-à-dire l'effroyable Colonel. Personnage-phare, le Colonel, toujours suivi de son acolyte Manchot (un estropié de guerre qui exécute ses quatre volontés) a des désirs de grandeur, il voudrait devenir un grand poète. C'est ainsi qu'il rase les villes et fait voler par son valet handicapé les manuscrits de poètes inconnus susceptibles de lui conférer une renommée mondiale. Manchot prend évidemment soin d'éliminer ces écrivailleurs nuisibles à la future réputation du Colonel avant de leur dérober leur trésor écrit. Ces personnages à la limite du burlesque évoluent dans un univers romanesque qui parfois fait penser aux romans de Claude Simon, mais un Claude Simon qui se serait transformé en cinéaste américain,

faisant de ses textes en entrelacs une mosaïque linéaire et enjouée. On lit *Qui vive* tout en s'imaginant le film que l'on pourrait en tirer. L'histoire d'amour entre Joseph et la Môme, la grande résistante dont le Colonel a une peur bleue, l'histoire de cette vieille putain qui reluke ses clients sur la place du marché, tout en attendant celui qui lui fera son enfant, le secret de cette religieuse pro-résistance qui garde des armes et élève en cachette un cheval qui porte le même nom qu'un des personnages principaux (ce qui provoque des quiproquos délectables) sont autant de bonnes idées romanesques.

L'écriture vive et tassée d'Apperry nous garde en haleine tout en faisant preuve d'un lyrisme imagé. Écriture visuelle, histoires enchevêtrées, humour cynique et divertissement littéraire s'entremêlent pour donner un merveilleux et rafraîchissant premier roman. Il n'y a certes pas de quoi crier au génie, et certaines scènes sont parfois mieux réussies que d'autres, mais à côtoyer cet univers égayé et tragique, romantique et plein de poésie on se surprend à souhaiter qu'un autre lecteur puisse regarder avec nous ce petit film entre deux couvertures cartonnées.

Bertrand Laverdure

#### MANON VALLÉE

*Celle qui lisait*

Triptyque, 1998, 153 p.

L'intérêt des personnages, qui sont à la fois simples, attachants et d'une complexité renforcée par une écriture accessible et évocatrice, réside dans leur marginalité, leur solitude et la multiplicité des points de vue qu'ils suscitent d'un texte à l'autre. Il arrive que leur rapport problématique avec le monde soit compensé par une relation étroite avec le livre ou la culture, comme c'est le cas, par exemple, pour le texte éponyme qui définit quelque peu l'ensemble du recueil. Incidemment, c'est le père de Marie-Clarisse qui initie cette dernière à la lecture: «Marie-Clarisse, une fois par mois, aime rappeler à son père que c'est lui qui a commencé à lui acheter des livres» (p. 17). Et c'est la lecture qui l'orientera, quoique indirectement, vers la vie amoureuse.

La plupart des personnages savent nous intriguer, allant même, pour certains, jusqu'à nous émouvoir sans pour autant tomber dans le piège des bons sentiments. L'auteure évite habilement le déjà vu, elle surprend et accroche le lecteur tout en amenant celui-ci à s'interroger. On n'a pas l'impression d'avoir perdu son temps en refermant ce livre.

Plus littéraire encore, «Le Corps mort», qui rappelle un peu «L'Ombre de l'épervier» de Noël Audet, se déroule aux Îles-de-la-Madeleine où le mari de Maria est mort noyé. Elle y sauvera son fils d'une mort similaire. C'est le texte le plus intéressant pour moult raisons, dont la force de caractère du personnage féminin soutenu par son beau-père, lequel tente de l'aider mais lui laisse l'initiative de sauver son fils de la noyade et de combler ainsi une partie du manque causé par la mort de son mari.

Si elle peut être tendre et émouvante, l'auteure sait ne pas se prendre trop au sérieux. On note une touche d'humour absurde dans «La Loi de Murphy» où il arrive toutes sortes de mésaventures à une comédienne le jour même où elle doit passer une audition pour un film.

Bref, *Celle qui lisait* nous séduit de multiples façons, que ce soit par le biais des personnages, des situations originales ou des qualités d'écriture de l'auteure. Il reste qu'il manque un peu d'unité d'un texte à l'autre, la thématique du livre étant plutôt vague. À lire tout de même, ne serait-ce que pour des personnages qui sortent des sentiers battus et qui, de fait, nous apportent quelque chose.

Martin Thisdale

JEAN BÉDARD

*Maître Eckhart*

Stock, 1998, 350 p.

### **N'attendez pas que l'âge vous ait brisé pour aimer**

À un moment ou à un autre, toute personne en quête d'une conscience plus large du pourquoi et du comment de l'existence a besoin d'une vision généreuse et d'une perspective dynamique qui permettent le passage des théories sublimes à leur mise en pratique. Si ce temps est venu pour vous, ouvrez le *Maître Eckhart* de Jean Bédard et laissez-le venir à

vous. Son roman renferme des richesses que chacun peut faire siennes.

Toute littérature m'attire; j'attends d'elle qu'elle me tienne en vie. Lire me transporte et transforme. Au fil des pages, quelque chose se modifie en mieux en moi. Certains livres m'attirent vers des sentiers solitaires loin des fards des grands boulevards, mon nomadisme intérieur y trouve son compte.

Je cite en signe de pistes quelques-uns des auteurs qui ont eu, chacun en son temps, une influence directe sur ma manière de voir et de vivre: Aldoux Huxley, Hermann Hesse, Paul Auster, Krishnamurti, Jean de la Croix, Dostoïevski, Alan Watts, Teilhard de Chardin, Marcel Proust, Marie de l'Incarnation, Gabrielle Roy, Pierre Vadeboncoeur et, plus récemment, Jean Bédard.

Je connais peu de romanciers d'ici en quête, dans leur création, de cet art de vivre que l'on appelle l'aventure spirituelle. Pour beaucoup d'entre nous, il est urgent d'entendre des voix réanimer des espoirs légitimes autrement perdus. Dans *Maître Eckhart* de Jean Bédard, on trouve cette nourriture rare.

Aborder *Maître Eckhart*, c'est entrer dans un monastère de l'esprit et plonger dans un temps de l'histoire que nous avons planté au cœur, sans le savoir. Ce roman engage dans une aventure spirituelle à trois: Jean Bédard, Johannes Eckhart et le lecteur. Cette trinité ouvre des portes.

L'histoire débute alors que Maître Eckhart, soixante-six ans, souffrant, découvre que deux dominicains comme lui ont abusé de l'une de ces femmes chez qui la quête de sens outrepassait les diktats de l'Église omnipotente. Nous sommes dans l'Allemagne catholique du XIII<sup>e</sup> siècle. En même temps qu'il est chargé de ramener de Varsovie une présumée hérétique, Eckhart apprend que l'Inquisition le somme de rentrer à Strasbourg «afin qu'il puisse répondre [...] de multiples articles de ses sermons et de ses traités jugés malsonnants, erronés et entachés d'hérésie tant par le son des mots que par le sens des phrases» (p. 100). Dans son périple, il est accompagné par un secrétaire, Conrad de Halberstadt, à qui un évêque véreux a confié la tâche de faire rapport des activités du Maître et surtout de ses propos. Conrad est le narrateur du roman à qui Jean Bédard cède le soin de nous présenter Eckhart.

Quoique admiratif envers cet héritier spirituel d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, Conrad est trop confronté

à ses démons personnels pour comprendre le sens des paroles du Maître, que pourtant il transcrit scrupuleusement. Ses blocages semblables aux nôtres nous rassurent. D'autant plus que Conrad, sans dévier de sa nature, va comprendre sur le tard le point de vue de ce «saint» qu'un écart de comportement peut lier au bûcher. Un exemple: après avoir pensé, comme ses contemporains soit-disant éclairés, que la femme était un aspect de la force démoniaque qui détourne du sublime, Conrad écrit: «Je prenais conscience qu'elle était une image de Dieu et que c'était ma crainte de la chair qui avait souillé cette image et non la femme elle-même.» (p. 216)

Malgré son ardent désir que son discours et sa charité rassemblent les individus dans l'unité divine, Maître Eckhart sème derrière lui une division plus profonde encore entre les chrétiens sincères et les esclaves terrorisés de l'orthodoxie.

«L'âme n'est rien d'autre que l'opération continuelle de Dieu.» (p. 95)

«La foi n'a rien à voir avec l'intelligence, elle est un état de l'amour.» (p. 159)

«Il est à redouter que l'Église telle que nous la connaissons, s'effondre et abandonne l'homme à lui-même. C'est ce jour-là qu'il faudra déterrer les manuscrits qui n'auront pas été brûlés; c'est peut-être pour ce jour-là qu'ils auront été écrits.» (p. 252)

Eckhart a aussi contre lui sa santé, mille tracasseries administratives, judiciaires, religieuses, inquisitoriales et surtout la solitude du mystique. Les plus grandes victimes de toutes les époques sont les mystiques. Être mystique veut dire savoir la vie bonne et belle et parfaite sans pouvoir le prouver autrement que par une manière d'être. Ce genre d'appréhension intuitive et non monayable confond l'humanité besogneuse en quête de pouvoir et de richesse. Et l'humanité besogneuse mène le monde, l'amour gratuit l'irrite, à plus forte raison ses chantres convainquants! Eckhart en est.

Ces pages visionnaires aident à transcender le magma superficiel des idées reçues où toute tentative de profondeur est vouée à l'hilarité populaire. Voici une réflexion pénétrante et séduisante. Malgré le sérieux de son propos, l'auteur n'oublie jamais qu'il signe un roman où les scènes sont animées des riches couleurs de la vie en marche. Quand Jean Bédard décrit la descente sur le Rhin ou encore la cathédrale de Varsovie, il troque sa plume contre le pinceau du miniaturiste. Avec de

multiples touches transparentes et précises, il nous introduit à la beauté du monde. Certaines images transforment l'attention du lecteur en regard d'enfant ébloui par le paradis.

«Quoi que l'on vous dise, regardez autour de vous la beauté du monde et dites-vous que malgré les souffrances qui ne durent qu'un temps, il y a de la bonté dans l'univers et que cette bonté vous recevra dans ses bras avec plus d'amour que vous pouvez l'imaginer.» (p. 301)

Voici une lecture à effet prolongé: quelque chose en reste, non pas tant dans la mémoire que dans la lucidité tranquille et active que l'on promène avec soi entre deux sommeils et qui soudain nous donne à voir un point de vue apaisant, si apaisant qu'il ne peut être loin de la vérité. Cette vérité qui nous permet, une fois ressentie, de ne pas attendre que l'âge nous ait brisés pour aimer.

Michel-E. Clément



Françoise de Lapsade

### **Pas si bête, ma vie de chien**

Récit, 111 p., 12 \$

Récit animalier, fable initiatique, conte, tout ici est prétexte à la réflexion amusée et au questionnement fûté d'un Picpus chien d'abord, mais aussi philosophe et rêveur averti. L'illustration en connivence de John Teskey nous fait coller à tout l'aspect « imagé » du récit. Son dessin souvent en silhouette, caricature certaines attitudes avec délices. Un plaisir de lecture assuré pour tous les âges.



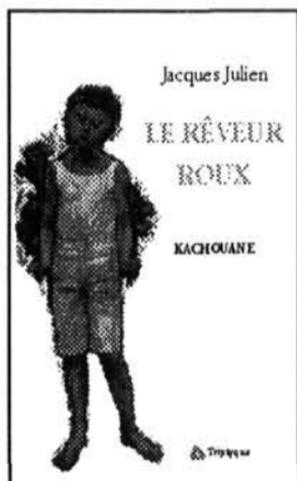
Robert Payant

### **Les chanteux**

La chanson en mémoire

Anthologie, 228 p., 23 \$

Robert Payant est chanteur, musicien, conteur et conférencier. Depuis de nombreuses années, il s'intéresse à tout ce qui touche la musique traditionnelle québécoise. C'est donc une somme impressionnante de connaissances qu'il nous livre dans *Les chanteux*: une anthologie de 50 chansons traditionnelles nouvellement recueillies, avec annotation musicale; 50 notices biographiques de chanteux; des biographies de groupes et de nombreuses photos inédites.



Jacques Julien

### **Le rêveur roux**

**Kachouane**

roman, 207 p., 18 \$

Il était une fois une province fictive de la toundra canédiane : la plate Kachouane... Francophones, Amérindiens et Métis (Crapoussins, Naturels et Mélangés dans cette histoire) s'y dépêtrèrent de leur mieux d'un destin séculaire. Par une nuit froide de décembre, des jumeaux viennent au monde. Les oracles s'assemblent au lit de la mère : « Que seront ces enfants ? »



Jean Forest

## Chronologie du québécois

Essai, 379 p., 30 \$

Jean Forest plonge dans l'histoire du parler québécois, depuis la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui. Il nous propose une véritable mise en contexte historique du français au Québec. Il en dresse l'arbre généalogique, parle de la douce France, montre dans le détail ce que le français a ensuite vécu dans toute l'Amérique, aux côtés de l'anglais et de l'espagnol, enfilant les décennies, année après année, siècle après siècle. Et puis il ajoute des tas de petits textes vivants pour illustrer *toutt* ce qui nous distingue des Français de France.



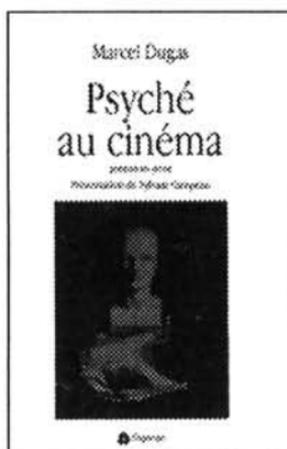
André Marquis

## Le style en friche

L'art de retravailler ses textes

Essai, 228 p., 20 \$

Que trouve-t-on dans ce guide? Des problèmes de langue et des exercices regroupés en cinq parties: les principes généraux de rédaction, les erreurs de vocabulaire, les erreurs dans la construction de la phrase, les principes de base de la ponctuation et différentes façons d'améliorer un texte. Par des exemples types, soixante-quinze fiches accompagnées d'exercices récapitulatifs illustrent des règles précises. De plus, dans la section intitulée «Feriez-vous un bon réviseur?», le lecteur pourra vérifier s'il a bien assimilé les notions antérieures.



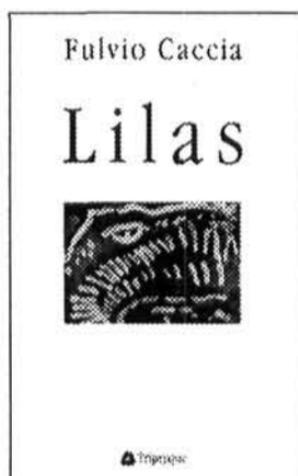
Marcel Dugas

## Psyché au cinéma

Présentation de Sylvain Campeau

Poèmes en prose, 104 p., 12 \$

Début 1900, Morin, Chopin, Delahaye et Dugas se décrivent comme les quatre chevaliers de l'Apocalypse. Dugas monte au front quand on ose éreinter les œuvres de ses amis. Toujours aux avant-postes des polémiques, il est de l'aventure du *Nigog* et lance la fameuse querelle entre régionalistes et exotiques. Dugas est aussi le premier à se risquer avec autant de bonheur à la poésie en prose. L'œuvre qu'il laisse reste entière à découvrir. La réédition de *Psyché au cinéma* marque nos retrouvailles avec ce disciple convaincu et obstiné des esthétiques modernistes au Québec.

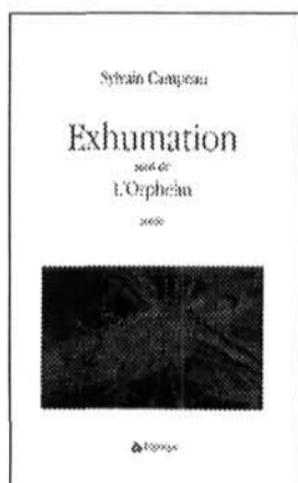


Fulvio Caccia

**Lilas**

Poésie, 81 p., 15 \$

Partagé en cinq parties, ce recueil invite le lecteur à parcourir le chemin qui mène vers l'origine: l'eau, le feu, la terre, l'air. Au cœur du récit: les îles de la mémoire. Mais ces îles fichées dans le fleuve (Saint-Louis, la Cité) en convoquent d'autres plus familières au lecteur québécois (Montréal, l'île Jésus) comme autant de balises qui se dédoublent dans la nuit du souvenir fait femme: Lila!



Sylvain Campeau

**Exhumation** suivie de **L'Orphelin**

Poésie, 104 p., 15 \$

Chacun de nous transporte en lui-même un cadavre chéri, jamais oublié, toujours prêt à ressurgir et à venir nous hanter. Chacun de nous a un mort plus mémorable, un disparu plus cher à son cœur. Les trois lamentations de *Exhumation* et la seconde partie du recueil (*L'Orphelin*) évoquent le difficile travail du deuil et cherchent à affronter l'horreur qui nous saisit devant ce que la mort peut faire de nous, comme de tout.



Robert Giroux

**En mouvement**

Poésie, 60 p., 14 \$

Après *j'allume*, la pose de voix, la pause; le temps en profite pour prendre de la place, toute la place. Dans l'espace qu'il lui reste, le poète est en mouvement et ne se laisse plus séduire si facilement par toutes ces cloches de bois intérieures qui l'agitent. Ce recueil de poésie accessible et émouvante se déploie en un triptyque lumineux.



Maxime-Olivier Moutier

### **Marie-Hélène au mois de mars**

Roman, 164 p., 17 \$

Marie-Hélène au mois de mars raconte d'abord les raisons qui ont mené le narrateur à un désir de suicide. Au-delà de l'anecdote, il est aussi question d'amour, avec tout ce qu'il a d'implacable, de la folie, et de la famille.

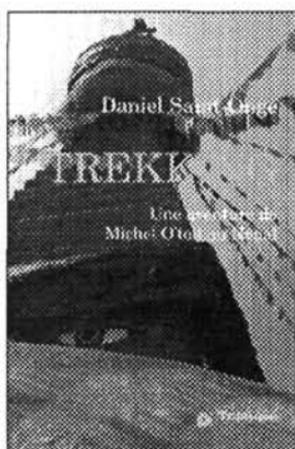


Sir Robert Gray

### **Mémoires d'un homme de ménage en territoire ennemi**

Roman, 187 p., 20 \$

Ponctués d'observations grinçantes et de révélations scandaleuses, dénués de toute rectitude politique, ces *Mémoires* tracent un portrait assez cru d'une société québécoise qui ne s'en sortira pas indemne.



Daniel St-Onge

### **Trekking**

Roman, 240 p., 22 \$

Michel O'toll débarque au Népal où il compte réaliser un trekking dans l'Himalaya. Un agréable voyage touristique... Enfin, le croit-il jusqu'à sa rencontre fortuite avec un misérable conducteur de rickshaw de Katmandou.